

Échanges sur le court

(entretien entre Jean-Jacques Nuel et Christian Cottet-Emard)

Depuis 2011, Jean-Jacques Nuel travaille sur un vaste ensemble de plusieurs centaines de textes courts (de deux lignes à deux pages), appelé CONTRESENS, comprenant tous un titre en lettres capitales et un bref développement. Ces textes, qui naviguent entre l'humour, l'étrange, l'absurde et la poésie, ne relèvent d'aucun genre particulier, tout en se situant à la frontière de plusieurs genres (poème en prose, conte bref, histoire humoristique...)

De premiers extraits de ce travail ont été édités en recueils :

Le mouton noir, éditions Passage d'encre, collection Trait court, 2014 ;

Courts métrages, éditions Le Pont du Change, 2013 ;

Lettres de cachet, éditions Asphodèle, collection Confettis, 2013 ;

Modèles réduits, recueil en supplément à la revue belge *Microbe* (tirage limité), 2013.

Des extraits de *Contresens* sont également parus sur les sites de La Cause littéraire, INKS passage d'encre, le blog de Harfang, Paysages écrits, La Toile de l'Un ;

et dans de nombreuses revues papier : Arpa, Ouste, Les Cahiers du Sens, Harfang, Verso, Le Journal des Poètes, Le Spantole, Moebius (Québec), Patchwork, Microbe, Comme en poésie, La Grappe, Chiendents, Les Cahiers de la rue Ventura, Les tas de mots, Traction-Brabant, Bleu d'encre, Interventions à Haute Voix, Inédit-Nouveau, L'Autobus, Les hésitations d'une mouche..., les plus humoristiques étant publiés de temps à autre dans le magazine *Fluide Glacial*.

À l'occasion de la sortie du recueil *Le mouton noir*, Christian Cottet-Emard s'entretient avec Jean-Jacques Nuel sur ce projet en cours.

Christian Cottet-Emard : Depuis 2 ans, on voit tes textes courts paraître dans de nombreuses revues littéraires et en recueils. Ils semblent faire partie d'un même projet. Peux-tu nous en préciser la nature et l'importance ? Est-ce une nouvelle forme de ton écriture ?

Jean-Jacques Nuel : Ce n'est pas une forme nouvelle. J'ai écrit mes premiers textes courts sur ce modèle au milieu des années 1980 et on en trouve les premiers publiés dans mon recueil *Noria* paru chez Pleine Plume en 1988. Cela fait près de 30 ans ! Ces premiers textes étaient très courts et plus proches de la poésie. Ce n'est vraiment qu'à la fin de l'année 2011 que j'ai repris cette veine qui s'est développée dans un sens plus narratif, avec davantage d'humour et d'absurde.

J'en suis actuellement entre 300 et 400 textes écrits, je donne cette « fourchette » car beaucoup sont encore en chantier, ils n'ont pas encore gagné ce que j'appelle leur « bon de sortie ». J'aimerais en écrire un millier, ce qui représente un bel objectif.

CCE : Le court, est-ce un choix ou une malédiction pour un auteur du XXIème siècle ?

Te considères-tu comme le « mouton noir » de la littérature ?

JJN : Un choix, oui, mais choisit-on ? L'écriture s'impose. J'écris depuis plus de 40 ans et me suis essayé à toutes les formes, avec des bonheurs (ou malheurs) divers : poésie, nouvelle, théâtre, roman... Je crois me connaître suffisamment pour en conclure que je suis vraiment à l'aise et *dans mon élément* sur deux longueurs de textes : le récit d'une centaine de pages (comme « Le nom » publié en 2005 chez A contrario) et les textes très courts de *Contresens*.

Si mon dernier recueil porte pour titre « Le mouton noir », ce n'est pas par hasard ! Le problème ou, pour être positif, l'originalité de ces textes, c'est qu'ils ne relèvent d'aucun genre particulier, tout en se tenant à la frontière de beaucoup. Ce ne sont pas des poèmes en prose, ni des contes brefs, ni des histoires drôles, ni des mini-nouvelles, mais un mélange d'étrange, d'humour, d'absurde et de poésie qui peut déconcerter les animateurs de revues littéraires et les éditeurs habitués à des genres bien établis et reconnaissables.

Me situant en dehors des genres reconnus, j'ai du mal à m'intégrer dans des cadres existants. Ainsi, bien que certains de mes textes contiennent à mon sens plus de poésie que bien des « poèmes », je suis très rarement invité à les lire dans des programmes de lecture publique. Mais je ne peux, ni ne veux écrire autrement. Chaque fois que je me plie à un genre, comme chaque fois que j'écris « sur commande », je me limite et régresse, mes textes deviennent artificiels et perdent en qualité. Tant pis si c'est plus dur et plus long pour m'imposer. Je dois aller au bout de ma démarche et de mon originalité. Je ne compte pas sur l'écriture pour gagner ma vie, et c'est une chance : je n'ai pas besoin d'animer des ateliers d'écriture ni de produire des ouvrages convenus pour subsister.

CCE : Dans ton dernier recueil *Le mouton noir*, on peut noter une prépondérance d'éléments autobiographiques par rapport aux autres ensembles publiés ces dernières années et dans lesquels dominent souvent l'absurde et un fantastique humoristique (plutôt ironique, dirais-je). Est-ce une évolution générale de ton œuvre ou un simple épisode ?

JJN : Il n'y a pas d'évolution à l'intérieur de l'ensemble *Contresens*. L'impression d'autobiographie vient simplement du choix effectué parmi le réservoir de textes afin de répondre à la demande de Christiane Tricoit pour sa collection *Trait court*, chez Passage d'encre : je n'ai gardé que des textes à la première personne, et veillé à une certaine unité. Si évolution il y a dans mon inspiration, c'est plutôt entre *Contresens* et mon recueil plus ancien *Portraits d'écrivains* (Editinter, 2002) : les premiers étaient des textes plus longs, plus narratifs ; leur thème unique (et, à mon sens, leur limite) était celui de l'écriture, de l'écrivain. Les *Contresens* sont beaucoup plus variés dans leur inspiration.

CCE : Parmi tes auteurs préférés, certains t'ont-ils amené plus particulièrement vers le court ?

JJN : Heureusement pour moi, je ne lis pas que des textes courts ! J'admire Joyce et Faulkner, qui ont écrit de grands romans. Mais j'ai toujours été attiré par le bref : les moralistes (La Rochefoucauld, Joubert, Chamfort...) ou des auteurs comme Buzzati, Ambrose Bierce. Sternberg m'a donné la forme avec ses « Contes brefs » : un micro texte avec un titre en majuscules et un bref développement. Mais il ne m'a donné que le cadre. Je n'apprécie pas beaucoup l'inspiration de Sternberg et préfère de loin celle de Topor. Topor est vraiment une référence pour moi, le champion de l'humour noir.

Dans tous ces auteurs, j'aime aussi la clarté, une volonté d'être lisible, comme de parler au plus grand nombre. Je ne supporte pas l'hermétisme ou l'intellectualisme. Mon écriture est très classique, ce qui permet de faire ressortir davantage l'humour et l'absurde, par le décalage entre le fond et la forme.

CCE : Le court relève-t-il plus de la littérature ou de la philosophie ? Le court permet-il de se libérer des autres genres littéraires, voire de les faire dialoguer entre eux ?

JJN : J'espère que cela relève toujours de la littérature ! C'est vrai que certaines formes courtes (je pense aux *Voix* de Porchia, par exemple) sont assez proches de la philosophie. Je lorgne parfois vers la métaphysique. Un court peut être un long en réduction (et l'auteur un Jivaro réducteur de textes) : un polar, un roman d'amour, une histoire fantastique peuvent être condensées en quelques lignes. Mais le court, qui s'inspire de tous les genres, est encore meilleur quand il ouvre un nouvel espace littéraire et devient un autre genre à part entière.

CCE : Tu as lu un certain nombre de tes textes courts sur scène. Il en est d'accessibles en vidéo sur internet. Le court se prête-t-il bien à ce genre de performance ? Comment le public réagit-il ?

JJN : J'ai tenté l'expérience de lire des extraits devant ma webcam et de les mettre en ligne sur Youtube, la technique est facile. À Lyon, Wexler et Houdaer m'ont invité à lire en public. La dimension humoristique des textes passe bien. Mais je ne suis pas un professionnel de l'oral, ce serait bien meilleur lu ou représenté par un acteur.

L'idée est de faire vivre le texte sous d'autres formes. La vidéo n'est qu'une des pistes. On peut imaginer d'autres choses : une mise en scène théâtrale d'un choix de textes, une exposition où dialoguent textes brefs et dessins ou peintures...

CCE : Tu as connu la grande époque des revues "underground" dans les années 70/80 du vingtième siècle. Nombre de ces publications privilégiaient le court non seulement par choix mais encore pour des raisons de contraintes matérielles (fabrication, impression, diffusion par la poste...) Le fait d'avoir beaucoup publié dans ces revues a-t-il influencé ton écriture au point d'augmenter ton attirance déjà naturelle pour le court ?

JJN : Il y avait effectivement beaucoup de revues qui aimaient le court, comme "Gros textes" qui est devenu une maison d'édition. Et une revue de nouvelles aujourd'hui disparue "Nouvelle Donne", n'hésitait pas à publier des micro-fictions. Et je n'oublie pas *Fluide Glacial* où je publiais non seulement des blagues et aphorismes drolatiques, mais aussi de petites histoires. Tout cela m'a conforté et encouragé.

CCE : La publication en ligne qui constitue à mon avis le prolongement de l'effervescence des petites revues et de la micro-édition à la fin du vingtième siècle te paraît-elle un bon support pour le court ?

JJN : Un bon support, oui, d'autant plus que la lecture sur écran convient mieux aux textes courts qu'aux longs. On peut lire par exemple une petite nouvelle sur son smartphone lors d'un voyage en métro. J'ai publié des textes sur des revues en ligne. Mais je reste indéfectiblement attaché au papier.